

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

PNM n° 394 - Mars 2022 - 40^e année

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

UKRAÏNE - RUSSIE ARRÊTER LA GUERRE D'URGENCE

par **BERNARD FREDERICK**

A lors que nous doutions encore, avec nombre de spécialistes ou de dirigeants politiques, que Russes et Ukrainiens puissent s'affronter les armes à la main, dans notre éditorial du mois dernier nous appelions à faire « la guerre à la guerre ». La tragédie dont nous espérons qu'elle serait contenue, est malheureusement là.

En décidant d'envahir son voisin du Sud, le président Poutine non seulement répand le sang des « frères » ukrainiens et de ses propres « fils » mais il trahit son propre discours sur le « même peuple », conduisant les Russes à ressentir cette opération militaire comme une guerre civile, la pire de toutes les guerres.

« Ces dernières décennies, la politique étrangère russe envers l'Ukraine a été un échec total. Le pari des dirigeants russes à l'égard des groupes oligarchiques en Ukraine même a complètement échoué, explique le député communiste à la Douma, Denis Parfenov, C'est la conséquence de cette approche qui est à l'origine de la tragédie qui se déroule actuellement. Je suis sûr que les dirigeants des puissances occidentales se frottent tranquillement les mains de joie : en effet, le rêve séculaire de l'Occident de monter les peuples slaves les uns contre les autres, de monter les Russes contre les Ukrainiens, est devenu réalité. » ■■■ (Suite en page 3)



LEA GRUNDIG, DRESDE-TEL AVIV-DRESDE

par **CHAÏM NATAN**

Née le 23 mars 1906 à Dresde, dans une famille de commerçants juifs, dont elle fuit l'orthodoxie, Lea Langer étudie à l'École des Arts appliqués de sa ville natale entre 1922 et 1924 et, de 1924 à 1926, à l'Académie des Beaux-Arts. Elle subit l'influence d'Otto Dix (1891-1969), peintre et graveur, pacifiste dont l'œuvre anti-guerre marque profondément la jeune femme. ■■■ (Suite en page 8)



Éditorial

RÊVONS UN PEU !

par **HENRI BLOTNIK**

Cette année électorale devrait être l'occasion d'un grand débat sur le nouveau monde d'après Covid auquel chacun aspire. Or les inégalités se sont encore creusées, avec un pouvoir d'achat toujours en baisse. Face à la colère montante, les médias dominants font diversion, flattent les passions égoïstes et accueillent complaisamment des candidats d'extrême droite qui semblent rallier des suffrages, selon des sondages pourtant démentis par des élections municipales ou régionales.

Face à ce mécontentement, la droite reste, pour l'essentiel, sur le terrain de l'extrême droite. Emmanuel Macron, qui n'a pas démérité du MEDEF, conserve un avantage avec son parti, la REM, qui garde en réserve des projets comme la réforme des retraites, le démantèlement des services publics ou les privatisations.

Les différentes composantes de la gauche paraissent divisées, même si elles correspondent aux grands courants de notre longue histoire politique. Les forces de gauche considérées toutes ensemble compteraient, pour l'instant, à peine plus qu'autrefois le seul candidat communiste Jacques Duclos.

Il est donc crucial, pour construire une addition gagnante et une perspective de progrès social, que chacune de ces composantes travaille à mobiliser largement les couches populaires sur ses propositions.

Les lignes de fracture ne sont pas minces et sont souvent anciennes. Ainsi, comme à l'époque de Jaurès, on retrouve dans la solidarité unanime au peuple ukrainien ceux qui, tels Yannick Jadot ou Anne Hidalgo, seraient prêts à céder au militarisme et appellent à injecter plus d'armes dans le conflit, et les pacifistes qui cherchent avant tout à faire taire les armes, sans plus tarder, et à négocier en mobilisant les institutions internationales, ONU ou OSCE.

Candidat pour la première fois, Fabien Roussel apporte un nouveau dynamisme et un peu de fraîcheur à la campagne, lui qui, en référence au *Conseil National de la Résistance*, lance le défi, avec son programme enrichi par les comités de base, de « la France des jours heureux ».

Au-delà de l'élection présidentielle, pensons aussi aux législatives et aux rassemblements possibles, gardant à l'esprit, pour le choix de nos représentants, les recommandations de nos aïeux communistes* ■ 06/03/2022

* Les Élections du 26 Mars 1871, www.commune1871.org/la-commune-de-paris/histoire-de-la-commune/chronologie-au-jour-le-jour/484-les-elections-du-26-mars-1871

CARNET

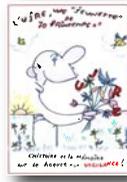
TONTON

Disparition d'un camarade fidèle parmi les fidèles. **Michel Korenfeld** nous a quittés le lundi 17 janvier 2022 à son domicile du 11^e arrondissement, à l'âge de 96 ans. Fils d'une mère russe et d'un père polonais, tous deux immigrés juifs arrivés en France dans les années 1910, il a été imprégné dès sa plus tendre enfance par les valeurs communistes transmises par ses parents. La déportation de son père et de ses frères et sœurs a profondément marqué sa jeunesse et fondé ses valeurs humaines. Fort de ses convictions, il a nourri toute sa vie son sens du partage et de la justice sociale. À ce titre, durant toute sa carrière de tailleur dans la confection, il a milité au sein de la Cgt pour défendre le droit du travail. Son intérêt permanent pour la défense de ses camarades salariés, lui a permis de réaliser une belle carrière de juge des prud'hommes. Toujours présent parmi les manifestants des grandes causes sociales, diffuseur infatigable de l'*Humanité Dimanche*, il anime avec ferveur et dévouement « les cellules communistes » hebdomadaires de la rue Chevreul. Ton action, ton intégrité, ton honnêteté, Michel, imposent le respect et la reconnaissance de tous tes camarades. ■ **Christian Korenfeld**



Michel Korenfeld

Plusieurs années dans nos travaux au Bureau de l'UJRE, fidèle à nos traditions, tailleur de père en fils, toujours souriant, attentif à autrui, prêt à prendre ta bonne part de travail, ferme sur tes positions, mais ne renonçant jamais à l'humour.



Par le dessin que tu nous offris, nos 70 ans ont subitement rajeuni... Nous sommes heureux de t'avoir connu, tristes que tu nous aies quittés. Condoléances affectueuses à ta famille, Anna, Marie, Nicole, Christian et à tous tes proches. ■ **UJRE**

Agenda de la Mémoire

• **8 mars** : Merci, **Clara Zetkin**, d'avoir proposé et fait adopter par le 8^e congrès de l'Internationale socialiste, en 1910, la **Journée internationale des droits des femmes**, en mémoire des luttes des femmes qui se sont courageusement battues pour obtenir la réduction de la journée de travail, des crèches, l'égalité salariale avec les hommes : 8 mars 1857, New York, grève des ouvrières du textile, 129 victimes ; 1^{er} mai 1891, Fourmies, 9 morts dont 2 enfants ; 1908 et 1909, grèves des ouvrières américaines... Si depuis, les femmes ont acquis le droit de vote, l'égalité professionnelle reste à conquérir. Quelle tendance révéleront les index de l'égalité professionnelle, que toute entreprise d'au moins 50 salariés se doit de publier sur son site internet, depuis 2020 ? À suivre... ■



• **16-17 mars** : La soirée de **Pourim** commémore l'événement, en l'an -520, grâce à la gentille reine Esther (*ester h a m a l k e*) conseillée par Mardochee le sage, d'un massacre de juifs projeté par Aman le méchant, vizir du roi Perse Assuérus. Depuis, on se réjouit, on honnit le nom d'Aman en faisant tourner les crécelles, on boit, on s'offre des *shalakhmones* (cadeaux de Pourim) et l'on déguste des gâteaux fourrés au pavot, les *homentashn*. Ne manquons pas l'exposition consacrée au *Pourim Shpil*, l'ancêtre du théâtre yiddish, qui relate ces faits (voir ci-contre). ■



• **19 mars** : Dix ans déjà qu'avait lieu à Toulouse, ce samedi de 2012, la **tuerie antisémite de l'école juive Ozar-Hatorah**. Trois enfants, Gabriel Sandler 3 ans, Ari Sandler 6 ans, Myriam Monsonégo 8 ans et Jonathan Sandler furent assassinés parce que juif/ves. Ne les oublions pas. Voir ci-dessus l'encadré du RAAR.

Mobilisée avec le RAAR, l'UJRE appelle



LE 13 MARS 2022
JOURNÉE DE MOBILISATION
CONTRE L'ANTISÉMITISME

10 ANS APRES LA TUERIE DE L'ÉCOLE JUIVE DE TOULOUSE
NOUS DISONS « NON A L'ANTISÉMITISME »
LE RAAR ORGANISE EN CETTE DATE ANNIVERSAIRE

UN DÉBAT
À PARTIR DE 13H30

Jusqu'à 16H00 Grande salle
31 rue de la Grange aux Belles
Metro Colonel Fabien

UNE MARCHÉ
À 16H30 PARIS

Départ Place de la République
vers la Place des 260 Enfants
4^e arrondissement

#TOUS
UNIS
CONTRE
LA
HAINE

• **21 mars** : En 1960, à Sharpeville, lors d'une manifestation pacifique contre l'apartheid, la police tire et tue 69 personnes. Depuis, en Afrique du Sud, c'est la *Journée des droits de l'homme*. En 1966, l'Assemblée générale des Nations unies instaure la *Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale*. Décision qui oblige la totalité de ses États

membres. Obligation à laquelle se soustrait la Pologne qui refuse l'entrée de son territoire aux réfugiés africains. Participons aux marches du 21 mars et à la semaine d'éducation et d'action contre le racisme et l'antisémitisme du 21 au 27 mars. ■

• **27 mars** : Nous commémorerons ce jour le 80^e anniversaire du départ du premier convoi de déportés de France vers Auschwitz (voir article en page 4). ■

LA PNM signale

• **Du 11 au 31 mars**, l'exposition *De Babylone à New York, Métamorphoses du Pourim shpil*, annoncée dans la *Presse Nouvelle* de mars 2020 (n° 374) mais reportée en raison de la crise sanitaire, sera enfin inaugurée le **vendredi 11 mars** à la mairie de Paris Centre, puis exposée au Centre Medem. Organisée par le collectif *Pourim Shpil* dont l'UJRE est membre, elle constitue une étape capitale du projet visant l'inscription du *Pourim Shpil* au patrimoine culturel immatériel de l'Unesco, pour « la préservation mondiale de la valeur et de la mémoire de la culture yiddish ». ■



• **16 mars, de 19h15 à 21h15** : Conférence* *Commémorer la Shoah au XXI^e siècle – Nouveaux défis, nouvelles perspectives ?* organisée par l'association des élèves en Master I de Sciences Po Paris qui est engagée dans un projet collaboratif avec l'association *Convoi 77*. Table ronde composée de **Floriane Schneider**, historienne et enseignante en lycées et classes préparatoires aux grandes écoles, **Sébastien Ledoux**, historien et professeur à l'Université Paris I-Panthéon Sorbonne, spécialiste du devoir de mémoire, des méthodes pédagogiques autour de la mémoire, **Iannis Roder**, professeur d'histoire-géo-

graphie au collège Pierre de Geyter (Saint-Denis, 93), responsable des formations au Mémorial de la Shoah et directeur de l'Observatoire de l'éducation de la Fondation Jean Jaurès. Modérateur : **François Heilbronn**, vice-président du Mémorial de la Shoah et professeur associé à Sciences Po Paris. ■

* Amphithéâtre Simone Veil,
28 rue des Saints-Pères, Paris 7^e.
Inscription obligatoire par courriel à
equipeconvoi77.sciencespo@gmail.com.

• Le **19 mars** s'ouvre au musée *La Piscine* de Roubaix l'exposition **Boris Taslitzky (1911-2005) : L'art en prise avec son temps**. Jusqu'au 29 mai, vous pourrez y (re)découvrir les œuvres des années 1930-1970 de cet artiste qui, revenu de déportation, écrivait : « *Si je vais en enfer, j'y ferai des croquis. D'ailleurs, j'ai l'expérience, j'y suis allé, et j'ai dessiné* », faisant référence aux 200 dessins réalisés à Buchenwald... Militant communiste sa vie durant, marqué par la déportation, artiste engagé, conscient de ses responsabilités, il se réclame de la grande tradition des peintres d'histoire et défend un « réalisme à contenu social » qui se doit de témoigner. L'exposition présente une cinquantaine de peintures, souvent monumentales, de très nombreux dessins, une tapisserie ainsi qu'un petit nombre d'œuvres d'artistes proches de Boris Taslitzky. ■



פּרֶסֶה נְוּוּלֶה

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Näie Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH** depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM** éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 062 4 G 89897

Directeur de la publication
Henri Blotnik

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Courriel : lapnm@orange.fr

Site : <https://ujre.fr>
(s'abonner sur <https://cutt.ly/PAFaif>)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE AQUARELLE

14 Rue du Ballon 93160 Noisy

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

ARRÊTER LA GUERRE D'URGENCE

par **BERNARD FREDERICK**

(Suite de la Une)

« Et en même temps, poursuit-il, il faut également comprendre que la Russie n'est en aucun cas un État socialiste qui apporte aux autres nations la libération des exploités et des idées de justice sociale. La Russie elle-même est un État capitaliste avec un régime oligarchique. Un téléspectateur attentif qui aurait regardé le Président Poutine avec 20 minutes de retard sur le plateau de télévision, aurait pu ne pas comprendre de quel pays parlait le chef d'État, dénonçant la corruption, l'oligarchie, l'effondrement de l'industrie, etc. – M. Poutine critiquait l'Ukraine, mais une grande partie des failles du système social qu'il a mises en évidence sont également typiques de la Russie (...). La bataille pour l'Ukraine oppose des puissances capitalistes : la Russie capitaliste tente d'arracher l'Ukraine au contrôle extérieur de la plus grande puissance impérialiste, les États-Unis d'Amérique ».*

Zbigniew Brzezinski, conseiller de Jimmy Carter, de 1977 à 1981 et qui apporta son concours tant à Reagan qu'à Bush et Obama, grand défenseur de l'hégémonie américaine, jouait en juillet 2014 les oracles : « Poutine pourrait envahir l'Ukraine, en s'appuyant sur le potentiel militaire beaucoup plus important de la Russie. Une telle action, cependant, non seulement déclencherait des représailles immédiates de la part de l'Occident, mais pourrait également soulever une résistance ukrainienne. Si une telle résistance s'avérait durable et intense, il y aurait une pression croissante sur les membres de l'OTAN pour soutenir les Ukrainiens de différentes manières, rendant le conflit beaucoup plus coûteux pour l'agresseur. Pour le Kremlin, la conséquence de cette troisième option serait non seulement l'hostilité permanente de 40 millions d'Ukrainiens mais aussi une Russie isolée politiquement et économiquement, qui ferait face à un risque accru de troubles internes. »

Voilà hélas ce qui se réalise sous nos yeux.

Depuis des années, et surtout depuis le putsch de Maïdan, en 2014, qui entraîna l'annexion de la Crimée par la Russie, l'hystérie russophobe avait atteint des sommets. Avec la guerre actuelle, elle est sans limites. Non seulement les sanctions occidentales frappent l'économie russe – c'est-à-dire



La terre en a marre de la guerre

la vie quotidienne des peuples de Russie – mais elles s'étendent aux sportifs, aux artistes, aux chercheurs jusqu'aux éditeurs, refusés dans les grandes foires du livre.

Vladimir Poutine peut bien gagner la guerre ; il a irrémédiablement perdu l'opinion et pour une part, celle même de son propre pays. Quoiqu'il se passe, il faudra des années à la Russie pour retrouver une place dans le concert des nations.

Face à la russophobie et aux sanctions économiques, le président russe avait jusqu'ici fait preuve de sang-froid. Que s'est-il passé pour qu'il prenne une décision qui annihile ses propres efforts passés ? Se poser la question, n'est pas excuser la faute présente – car il s'agit bien d'une faute – mais essayer de comprendre l'évolution de la politique russe dans le cadre de l'évolution de toutes les relations internationales.

De ce point de vue, si Vladimir Poutine raye d'un trait de plume sanglant toute la tradition de la diplomatie soviétique et russe, les États-Unis et leurs alliés européens n'ont pas moins de responsabilités : bombardement de Belgrade en avril 1999 ; invasion de l'Irak en 2003 ; intervention en Libye en 2011 ; soutien au putsch à Kiev en 2014... À quoi il faut ajouter l'élargissement continu de l'OTAN jusqu'aux frontières de la Russie...

« Les États-Unis ont étendu l'OTAN aux frontières de la Russie, y compris en déployant des forces dans les pays baltes où l'Union soviétique avait ses plus

grandes bases militaires avancées, explique le chercheur géostratège indien, Brahma Chellaney. Entre 2014 et 2021, les États-Unis ont versé plus de 2,5 milliards de dollars d'armes et d'autres aides militaires à l'Ukraine, que Moscou considère comme faisant partie de son périmètre de sécurité. Pour protéger son cœur, en particulier Moscou, la Russie s'est historiquement appuyée sur un tel tampon stratégique ».

Et le chercheur de poursuivre : « Après la chute de Kaboul aux mains des talibans, un Biden affaibli a cherché à restaurer sa crédibilité chez lui avec une politique russe plus dure qui laissait peu de place au compromis avec Moscou. Les exercices militaires provocateurs de l'automne dernier entre les États-Unis et l'OTAN près de la côte russe de la mer Noire ont exaspéré Moscou, préfigurant la crise actuelle. Suite aux exercices US-OTAN, le Kremlin a massé un grand nombre de troupes et d'équipements près des frontières avec l'Ukraine, signalant qu'il était prêt à utiliser la force si la diplomatie échouait ».**

Elle a échoué. L'Occident n'a pas voulu répondre au président russe qui proposait un nouveau traité entre son pays et l'OTAN, une démilitarisation à ses frontières, la neutralité de l'Ukraine et la reconnaissance de l'appartenance de la Crimée à la Fédération de Russie.

Reste que l'échec, peut-être momentanément, de la diplomatie, n'impliquait pas qu'on entre en guerre. Au XXIe siècle la guerre ne saurait être « la continuation de la politique par d'autres moyens ». Clausewitz est passé de mode ou, du moins, il doit l'être.

L'urgence, aujourd'hui, est à un cessez-le-feu général, au retour des troupes russes dans leurs frontières et au départ des troupes ukrainiennes de Donetsk et Lougansk. Au-delà, et la France pourrait en être à l'initiative – il faut une conférence internationale du type de celle qui s'est tenue à Helsinki en 1973, qui réunirait tous les pays d'Europe, l'Ukraine, la Russie et les États-Unis, dans le but de fixer de nouvelles règles pour vivre ensemble sur le vieux continent et qui assurerait à chacun la sécurité, à la Russie comme à l'Ukraine, cette dernière étant dotée d'un statut de pays neutre. ■ 07/03/2022

* <https://kprf.ru/dep/gosduma/activities/208962.html>

** <https://open.themagazine.com/cover-stories/the-new-cold-war-begins>



Femme blessée dans les bombardements près de Kharkiv



Manifestation de soutien à l'Ukraine à Nevers.



Colonne russe à la frontière russo-ukrainienne

LES BOMBES TUENT, PAS LE RIDICULE

La Fédération Internationale Féline, ou FIFe, un groupe qui se considère comme « l'ONU des fédérations félines », avec des membres de plus de 40 pays, a déclaré dans un communiqué publié sur son site Internet qu'elle « ne peut pas simplement être témoin de ces atrocités et ne rien faire ».

À partir de cette semaine, aucun chat élevé en Russie ne peut être importé ou enregistré dans un livre généalogique FIFe en dehors de la Russie et aucun chat appartenant à des exposants vivant en Russie ne peut être inscrit à une exposition FIFe en dehors du pays. ■

« Les Guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix. »

Acte constitutif de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (Unesco)

FRANCE

PRÉSIDENTIELLE : UN bilan globalement NÉGATIF du QUINQUENNAT MACRON ?

par **PATRICK KAMENKA**

À quelques semaines du premier tour de l'élection présidentielle (10 avril), le président Emmanuel Macron se retranche derrière sa fonction jupitérienne pour refuser tout débat sur le bilan de son quinquennat et tenter d'obtenir une reconduction tacite en vue d'un nouveau mandat.

Le locataire de l'Élysée a joué sur l'urgence des crises – de la pandémie à l'Ukraine, en passant par la situation en Afrique et la présidence du Conseil de l'UE – pour annoncer sa candidature en toute dernière minute.

Un pari risqué qui laisse la porte ouverte à la banalisation des idées d'exclusion alors que, selon les sondages, les candidats de la droite et de l'extrême droite pèsent près de 45% des intentions de vote. Surtout quand les digues ont sauté entre la droite dite républicaine et Le Pen et Zemmour après les propos de Valérie Pécresse sur le « grand remplacement » lors de son meeting au Zénith, reprenant ainsi les thèses de Renaud Camus, tête pensante de l'extrême-droite identitaire et soutien d'Éric Zemmour.

Pour enfoncer le clou, la candidate LR à la magistrature suprême n'a pas hésité à s'inspirer des théories maurrassiennes affirmant, lors de ce même meeting, « vouloir des Français de cœur et pas de papiers ».

Dans ces conditions n'est-il pas urgent pour les démocrates, « de sortir le débat politique du marigot pestilentiel dans lequel il baigne » comme le soulignait *l'Humanité* dans un récent éditorial ? Et de recentrer le débat « sur des sujets comme l'emploi, le pouvoir d'achat, la santé, l'environnement, qui sont dans la vie des gens » ?



D'ailleurs, face au bilan globalement négatif du quinquennat du président des riches, la question sociale s'impose dans cette pré-campagne présidentielle.

Car, malgré les satisfecits officiels, la colère pointe dans le pays et en particulier au sein des classes populaires face à une inflation de +2,8%, une forte hausse des prix de 3% dans le secteur alimentaire et une explosion des prix de l'énergie (près de +20%) ; alors même que les plus riches bénéficient plus que jamais de la suppression de l'ISF et que le CAC 40 bat des records avec une manne de 69 milliards de dividendes versée aux actionnaires en 2021. Le « ruissellement » macronien visiblement ne bénéficie pas à tout le monde dans ce pays où l'on compte près de 8 millions de personnes qui doivent recourir à l'aide alimentaire. Oublié « le quoiqu'il en coûte » et les premiers de corvée, héros du temps du confinement, mais qui se sentent de plus en plus méprisés par le pouvoir. La montée en puissance des mouvements revendicatifs dans tous les secteurs de l'économie montre s'il en était besoin le ras-le-bol généralisé illustré par des mouvements larges allant des enseignants aux magistrats, des soignants aux parents d'élèves, etc.

Certes, dans les rangs de la droite, on a saisi la balle au bond en prônant l'augmentation des revenus des salariés, mais à condition de baisser les cotisations sociales ce qui porterait un coup mortel au système de protection (assurance maladie, retraites, allocations chômage et familiales). Selon Christophe Ramaux, chercheur au Centre d'économie de la Sorbonne, « l'objectif c'est d'assécher les ressources de la protection sociale pour privatiser une partie des prestations » (*Humanité Magazine*, 16 février).

À gauche, en dépit des divisions et d'un décalage limité dans les sondages, la question du pouvoir d'achat occupe une place prépondérante dans les programmes, de Yannick Jadot (EELV) à Jean-Luc Mélenchon (FI), d'Anne Hidalgo (PS) à Fabien Roussel (PCF).

Le candidat communiste avec sa campagne sur les « Jours heureux » veut un Smic à 1800 euros bruts et propose « une conférence salariale » dans l'ensemble des branches. Sur la question des fonctionnaires, le programme du PCF se prononce pour le dégel du point d'indice pour arriver à 30% d'augmentation dans la mandature. Mais il prévoit aussi de changer la fiscalité du capital et de rétablir « par la loi, l'indexation des salaires sur l'inflation », etc. À quelques semaines de l'élection présidentielle et en vue des législatives, il y a urgence à ramener le débat politique sur la question sociale et à faire renaître l'espoir dans les quartiers populaires pour faire reculer l'abstention et la résignation et prendre le contre-pied des idéologies du tous contre tous, et de l'ultralibéralisme. Sans omettre, face à la grave détérioration de la situation internationale dans l'Est de l'Europe, de mettre au haut de l'agenda politique la question de la paix et de la sécurité sur le Vieux Continent. ■ 22/02/2022

MÉMOIRE

80^e anniversaire

Printemps 1942. Un train particulier de voyageurs quitte la gare de Drancy et fait étape à Compiègne. À son bord, assis dans des compartiments, 1 112 hommes entament un voyage quasiment sans retour. Car seuls 19 reviendront de sa destination, une ville polonaise peu connue, **Oświęcim**, qui ne le deviendra que trop, ensuite, sous son nom yiddish, **אשפיטצין**, *Oshpitzin*, et surtout allemand, **Auschwitz...** Douze de ces survivants auront, cinquante ans plus tard, le courage de retourner sur les lieux pour nous confier, avec pudeur, un « témoignage à plusieurs voix » sur leur internement et sur « l'itinéraire de leur survie dans les camps de la mort ». [1] Sept mois plus tôt, la **Cité de la Muette** [2] de Drancy, occupée dès juin 1940 par les troupes allemandes, devenait, sous la responsabilité du préfet de police, le camp d'internement des premiers internés juifs rafles à Paris du 20 au 25 août 1941 : 4 230 hommes dont 1 500 Français.

Quant au camp de concentration de **Royallieu** (Compiègne), géré directement, lui, par le service de sécurité allemand (SD), c'était un lieu de transit pour « éléments ennemis actifs ». Il regroupait, avant qu'ils

Ils ÉTAIENT LES PREMIERS...

ne soient déportés vers les camps nazis, des résistants, militants syndicaux et politiques, juifs, civils pris dans des rafles, ressortissants étrangers...

Le Convoi n° 1, du 27 mars 1942, composé pour moitié de juifs étrangers provenant de Drancy et pour moitié de juifs français provenant du camp de Royallieu – « notables » [3] arrêtés à Paris le 12 décembre 1941 – comptait parmi ses « passagers », entre autres, le grand-père d'Anne Sinclair et les oncles de René Goscinny.

Il inaugurait une trop longue série, celle des **79 convois de la déportation des Juifs de France** [4]. Les déportés suivants seront, eux, convoyés dans des wagons de marchandises couverts, dans les conditions que l'on sait, à destination principalement d'Auschwitz, mais aussi de Dachau, Buchenwald, Neuengamme, Sobibor, Majdanek, Kaunas, Réval (Tallinn)... Le dernier convoi partira de Metz pour Dachau, le 12 novembre 1944.

Les commémorations organisées par le *Mémorial de la Shoah*, la *Fondation pour la Mémoire de la Shoah*, les associations *Fils et Filles des Déportés Juifs de France* et *Fonds Mémoire d'Auschwitz*, l'*Union des*

Déportés d'Auschwitz... se tiennent généralement à la Cité de la Muette, de Drancy, à Compiègne devant le *Mémorial de l'internement et de la déportation* du camp de Royallieu, ainsi qu'au *Quai des déportés* de la gare de Margny-lès-Compiègne, face à la plaque rendant hommage aux déportés du premier convoi.

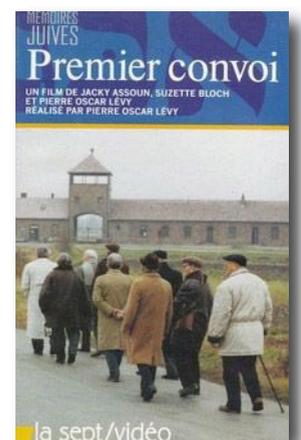
Quatre-vingts ans plus tard, soyons nombreux à commémorer leur souvenir et transmettre leur mémoire ! ■ **TA**

[1] *Premier convoi*, film de **Pierre-Oscar Lévy**, **Jacky Assoun** et **Suzette Bloch**, 1992, couleur 102 mn., Doc & Film International, The Party Films Sales.

[2] *Cité de la Muette*, coffret double DVD avec livret, à commander en adressant un chèque de 10 € à **Ciné-Archives**, 2 place du Colonel Fabien, Paris 19^e.

[3] **Anne Sinclair**, *La rafle des notables*, Grasset, 2020, 128 p., 13 €.

[4] https://fr.wikipedia.org/wiki/Convois_de_la_déportation_des_Juifs_de_France#Liens_externes



SE SOUVENIR DU 19 MARS 1962

par Nicole Mokobodzki

60^e anniversaire

Ce jour-là, les accords d'Évian mettaient un point final à 8 années de guerre, soit en même temps à 132 ans de colonisation française. Signés la veille au soir, ces accords se traduisaient par un cessez-le-feu applicable sur la totalité du territoire algérien à partir du 19 mars, à midi. « *Un jour lumineux* », note Alleg, dans *Mémoire algérienne**. Ils seront ratifiés, côté français, par le referendum du 8 avril donnant pleins pouvoirs au gouvernement pour leur application et, côté algérien, par le referendum d'autodétermination du 1er juillet.

La guerre d'Algérie aura ainsi duré du 1er novembre 1954 au 5 juillet 1962. Les autorités françaises préféreraient parler de « maintien de l'ordre » ou de « pacification ». Quant aux soldats, appelés ou rappelés, ils partaient sans enthousiasme. Sans s'encombrer de querelles de vocabulaire, ils avaient bien l'impression qu'on les envoyait au casse-pipe. Pendant la guerre, la durée du service militaire fut étendue à 18 mois, certaines classes furent rappelées, d'autres, maintenues sous les drapeaux, servirent jusqu'à 30 mois. Les morts se seront chiffrés par dizaines et centaines de milliers. Certaines sources parlent de plus d'un million. Il est vrai que le pétrole du Sahara, ça n'avait pas de prix... !

En fait, cette guerre s'inscrit dans l'irrépressible mouvement de décolonisation qui va s'abattre sur les empires coloniaux. La France aura perdu la quasi totalité de ses colonies africaines en un peu plus de quatre ans, entre mars 1956 et août 1960 : en 1956, la Tunisie et le Maroc ; en 1958, la Guinée, le Mali, le Cameroun, le Sénégal, le Congo, le Gabon, la Mauritanie, le Tchad, la République centrafricaine, la Côte d'Ivoire, le Niger ; en 1960, le Togo, Madagascar, le Bénin (Dahomey), la Guinée, le Burkina Faso (Haute Volta).

La Guerre d'Algérie ne s'est pas jouée sur le seul territoire

algérien. En métropole, elle a donné lieu à des manifestations, de Français, évidemment, mais aussi d'Algériens, dont l'impressionnante manifestation du 17 octobre 1961. Ce jour-là, à l'appel du FLN, sortis pour la plupart des bidonvilles de la région parisienne dont le plus connu est celui de Nanterre – près de 40 000 Algériens vivent alors dans des bidonvilles – hommes, femmes et enfants défilent pacifiquement dans les rues de Paris pour réclamer l'indépendance de l'Algérie. Ce sera cette autre « semaine sanglante » avec ses dizaines de morts, centaines de blessés, sans compter les disparus... (*Presse Nouvelle* n° 389 d'octobre 2021).

Cette guerre a profondément divisé l'opinion française et remués l'extrême droite. Le 11 janvier 1961, dans l'Espagne franquiste, l'*Organisation de l'armée secrète* (OAS), organisation terroriste d'extrême droite revancharde se crée ; elle va multiplier les attentats. En Algérie tout d'abord où il s'agit d'appliquer la politique de la terre brûlée, de « rendre l'Algérie telle que la colonisation l'avait trouvée en 1830 ». Et en métropole où il faut terroriser l'opinion. Souvenons-nous, le 7 février 1962, cet attentat qui manque André Malraux mais coûte la vue à une petite fille de quatre ans, Delphine Renard. Le lendemain, une foule immense manifeste aux cris d'OAS-SS et de Paix en Algérie. La suite, c'est le massacre du métro Charonne (*Presse Nouvelle* n° 393 de février 2022). L'ultime attentat sera celui du Petit-Clamart qui, le 22 août 1962, manqua de peu un général dont certains avaient attendu qu'il leur garde une Algérie éternellement française, alors même qu'il avait, quelques mois plus tôt, mené la guerre à son terme.

L'histoire de la guerre d'Algérie nous laisse le souvenir de héros et d'héroïnes dont la vie reste riche d'enseignements. Côté algérien, **Djamila Boupacha** et les six femmes qui ont

été condamnées à mort pendant la guerre, dont **Djamila Bouhired** et **Jacqueline Guerroudj**. Sans oublier ces deux Français, membres du Parti communiste algérien : **Henri Maillot**, tué en 1956 (*Je suis Algérien, je considère l'Algérie comme ma patrie*) et **Fernand Iveton**, guillotiné en février 1957 (*Je vais mourir mais l'Algérie sera libre demain*). Côté français, **de Gaulle**, évoqué plus haut et deux communistes : **Henri Alleg** et **Maurice Audin**, jeune assistant à la Faculté d'Alger, assassiné en juin 1957. Audin dont un boulevard d'Alger porte le nom, Audin en souvenir de qui un prix est décerné chaque année à un mathématicien français et à un mathématicien algérien. Quant à la République algérienne, fille de l'indépendance, née le 19 mars 1962, elle joue un rôle de premier plan au sein du mouvement des non-alignés.

Le 19 mars, il faut se souvenir aussi des quatre généraux factieux – Challe, Jouhaud, Salan, Zeller. Quant au sinistre Aussaresses, chantre de la guerre dite psychologique, surnommé « le bourreau d'Alger », il ira exercer ses talents au Brésil. Et puis il faut signaler le rôle capital joué par la presse progressiste, régulièrement censurée, *l'Humanité*, *Libération*, *Esprit*, sans oublier la *Naïve Presse* et par *Alger républicain* (interdit en 1955).

Le 19 mars 1962, l'Algérie était indépendante. Se souvenir aussi du mot d'ordre de toutes les manifestations de l'époque : *Le fascisme ne passera pas !* Il n'y avait pas qu'en Algérie que la liberté était menacée ! ■

* À lire, à voir

- Alleg : *La Question ; Mémoire algérienne* ; (dir) *La Guerre d'Algérie*.
- Mohammed Dib : *La Grande maison*.
- Gillo Pontecorvo, film *La Bataille d'Alger*, 1966.
- René Vautier, film *Avoir vingt ans dans les Aurès*, 1971.



Théâtre LA CHRONIQUE DE KAROLINA WOLFZAHN

LE COURAGE DE MA MÈRE

Le spectacle *Le Courage de ma mère* [1] avait été annulé à cause du Covid (voir PNM n° 375 d'avril 2020).

Le texte est du juif hongrois **George Tabori**, né à Budapest en 1914, qui avait fui son pays et, après une traversée de l'Europe, s'était engagé dans l'armée britannique. À Hollywood, il collabore avec les grands réalisateurs. La liste noire de Mac Carthy le chassera des États-Unis. Il rejoint Vienne, puis le *Berliner Ensemble* où il travaillera jusqu'à sa mort, couvert de prix allemands et autrichiens.

Cet éternel errant déclarait que sa seule patrie était le théâtre. Son humour, son ironie légendaire caractérisent tous ses écrits : exemple *Mein Kampf*, farce qui met face à face Shlomo et Hitler. Il était gai et optimiste malgré les circonstances : « on peut rire de tout ». Sa famille avait été déportée, seule sa mère avait survécu.

Le Courage de ma mère raconte l'aventure incroyable de cette femme, en 1944, sortie jouer au rami chez sa sœur, et conduite à la gare direction Auschwitz, par deux policiers. Sauvée à la frontière polonaise par un jeune soldat allemand qui la renvoie à Budapest en première classe, elle est à l'heure pour le rami, et, très satisfaite, gagne deux pengös trente-cinq. [2] Le mystère plane, on ignore si la mère est vivante, si les événements s'étaient déroulés ainsi, si cette femme dans son élégante robe noire avait réellement vécu cette aventure. Elle est peut-être un fantôme, un souvenir, une construction dramaturgique ou une création littéraire ?

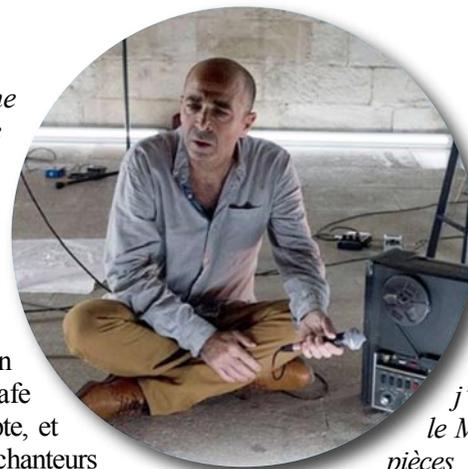
Le metteur en scène, **David Ajchenbaum** : « *Le texte de Tabori m'a fait un choc, confirmant à quel point les faits historiques ont de l'importance, même 60 ans après. À vingt ans j'ai appris que mon père ignorait avoir été adopté, après la perte de ses parents dans la Shoah. Tabori rencontrait mon histoire familiale,*

lui-même a accompli son devoir d'une mémoire intime, vivante, avec son immense talent, pimenté de l'humour ashkénaze, et sa culpabilité d'avoir survécu, mêlant habilement drame, ironie et absurde. Il est un très grand écrivain. »

David commence sa carrière à douze ans en jeune Mozart, dans *Bastien et Bastienne*, premier opéra de Mozart. Il écrit et met en scène *La Belle Égyptienne*, histoire de la girafe offerte à Charles X par le vice-roi d'Égypte, et beaucoup d'autres, dont un opéra avec des chanteurs et 60 enfants qui ont coécrit le livret et suivi des cours de comédie et d'écriture.

« *La pièce Le Courage de ma mère était écrite pour plusieurs comédiens, mais pour moi c'était un monologue et c'était Roland Timsit. Il incarne Tabori et sa mère. Il a la capacité de rendre les choses réelles, son travail de la voix, avec des changements de timbre et d'intonation, sa présence d'une densité incroyable évoquent aussi d'autres personnages.* » Il est la famille nazie, les Csibotnik, qui occupe trois pièces de l'appartement, le père, juif marxiste, étant en prison. Ils épient, insultent, dénoncent les juifs buveurs du sang des bébés chrétiens. Il y a aussi ces voisins, ennemis, indifférents. Roland, seul en scène, magnifique, envoûtant, incarne Tabori et son double.

Roland Timsit, étudiant au conservatoire de Montpellier, joue dans les spectacles de son professeur Michel Touraille. À Paris, au Conservatoire d'art dramatique, il commence à monter des spectacles avec des clowns, notamment *Chapo dans le métro* qui a tourné longtemps en France et à l'étranger. Il crée sa compagnie, *Calvero*, nom de Chaplin qu'il admire dans *Les Feux de la rampe*.



Roland travaille beaucoup, au théâtre, au cinéma, à la télé. « *J'ai eu la chance, en 1986, de produire la dernière création du grand Roger Blin. J'étais très ému. Je suis concerné par tous les génocides, j'ai monté un triptyque sur le Moyen-Orient, trois courtes pièces La Carte du temps de l'écrivaine américaine Naomi Wallace.*

Le judaïsme a de l'importance, après mon éducation traditionnelle, mais n'influence pas mes choix. J'ai vu mon grand-père pleurer son pays, l'Algérie, demandant pourquoi on ne peut pas vivre ensemble ? Pourquoi ? J'aime Tabori, ce spectacle montre comment les enfants sont traversés par la tragédie des parents, le fils est enfermé dans cette histoire, il enregistre chaque jour, on est dans son espace mental. »

Le metteur en scène a fait le choix d'un décor technique, studio d'enregistrement, pieds de micros, accessoires, la subtile lumière de Stéphane Loirat, un tabouret. Le fils évoque sa mère qui restera un mystère, elle intervient, est-elle un fantôme ?

Roland Timsit transmet les petites histoires du quotidien, dans un contexte glaçant d'horreur, avec cette belle création de deux artistes talentueux, chaleureux, et fait revivre l'émotion du fils, avec toujours l'humour fin et léger de Tabori. ■

[1] Du 9 mars au 16 avril au Théâtre de **La Reine Blanche**, 2 bis passage Ruelle, Paris 18^e, les mercredis, jeudis et samedis à 19h. Résa: reservation@scenesblanches.com ou 01 40 05 06 96.

[2] Pengö : unité monétaire de la Hongrie de 1927 à 1946.

Juifs d'Orient - JE ME SOUVIENS DES ACCORDS D'ÉVIAN

Au début des années 1960, une fois les accords d'Évian signés, l'indépendance de l'Algérie est désormais un fait accompli. Les Juifs, dont une grande partie était originaire de cette terre depuis des siècles se sont retrouvés parmi les Français qui ont dû quitter leur pays.

Cela car en 1870, le ministre Adolphe Crémieux était parvenu à faire voter une loi pour que la communauté juive soit reconnue comme étant française. S'il avait échoué dans son entreprise tant que Napoléon III était au pouvoir, cette loi a été rapidement votée dès lors qu'a été instaurée la République. Le régime de Vichy s'est empressé de l'abolir et même de commencer à persécuter ces Juifs qui trouvent le soutien des « indigènes ». Ce qui avait pu paraître un geste généreux s'est transformé en une catastrophe car, même si cette loi n'avait pas été rétablie pleinement, ces personnes étaient regardées comme des Français. Or la majorité de ces Juifs n'avaient jamais connu la France et avaient leurs origines dans cette terre bien avant la colonisation arabe et puis turque.

Ce que nous apprenons, grâce à cette exposition et à ce catalogue*, c'est que l'art juif, avant la destruction du Second Temple de Jérusalem en 70, est essentiellement abstrait. Quelques éléments figuratifs vont peu à peu faire leur apparition comme la *menorah*, le cédrat, la palme, la corne de bélier, etc. Mais cela s'est limité à quelques symboles. Cependant, comme le montrent ses décorations, la seconde synagogue de Doura Europos, au milieu du IIIe siècle, était entièrement décorée de scènes bibliques. Dieu était figuré par une main sortant d'un nuage. L'iconoclastie, très répandue dans le monde hébraïque, n'est sévèrement appliquée qu'à partir du VIe siècle. Là encore, avec pas mal d'exceptions.

Depuis le IIIe siècle, dans tout le pourtour

méditerranéen, les façades des synagogues sont ornées d'épis de blé, de grenades, de raisins, mais aussi d'aigles, de lions en plus des rosaces. Les symboles du mobilier du Temple sont reproduits sur les pavements en céramique ou gravés dans la pierre. Ils peuvent parfois être accompagnés d'une scène biblique. Bien sûr, l'hexagramme (stylisation du lys à six pétales) est souvent représenté sur les façades. Tous ces éléments sont présents dans les manuscrits hébreux à partir du Xe siècle.

Des communautés juives sont présentes partout dans l'Empire romain à l'époque de Trajan, de Tanger à Thessalonique, de Gaza à Lyon, et sur tout le pourtour de la mer Noire. L'invasion des conquérants islamiques n'entraîne pas au début des modifications profondes pour elles. Ce n'est qu'à l'époque où est rédigé le Coran prophétique, au cours des IXe et Xe siècles, que les choses commencent à changer. Cependant, les Juifs sont protégés, de manière assez relative, par un statut secondaire. La conquête de l'Espagne au cours du VIIIe siècle et la création d'Al-Andalus ne changent rien de fondamental. Mais l'apparition soudaine et brutale de mouvements intégristes, comme celui des Almoravides aux XIIe et XIIIe siècles, engendre un exode des Juifs d'Espagne. C'est à cette époque que vit le célèbre philosophe Maïmonide, exilé d'abord au Maroc, puis en Égypte, qui a été le grand réformateur de la pensée hébraïque et qui non seulement a rétabli les Lois tombées en désuétude, mais a aussi voulu en instaurer d'autres. Il a été l'auteur du *Guide des égarés*.

Ce volume* nous entraîne ensuite dans l'univers des Juifs du Maroc médiéval. Puis un nouveau grand chapitre s'ouvre avec l'expulsion des Juifs d'Espagne (1492), de Naples et de Sicile (1494) et puis du Portugal (1495-1496) : la diaspora juive autour de la Méditerranée connaît alors une

transformation importante : il y a entre 100 000 et 200 000 personnes qui doivent partir. Les uns vont à Livourne, où le grand-duc de Toscane les fait venir pour développer le commerce portuaire, les autres vont à Istanbul, à la demande du sultan, mais aussi à Anvers, à Amsterdam et en Afrique du Nord. Cette émigration massive fait naître le monde séfaraï, qui a sa langue (le ladino, le judéo-espagnol, l'*haketiya* au Maroc) et se forge de nouvelles coutumes en fonction des lieux où les familles peuvent finalement s'installer en paix.

Des différences se font jour logiquement d'une communauté à l'autre. De nouvelles tendances religieuses sont également développées au gré de ces déplacements : ainsi, Sabbataï Tsevi se proclame messie vers 1650. Le courant messianique juif est assez important jusqu'à ce que le fondamentalisme musulman s'affirme dans tout l'Empire ottoman au milieu du XVIIe siècle. Le judaïsme demeure dès lors traditionnel et relativement discret. L'exposition fait découvrir la spécificité de cette culture nouvelle qui véhicule à la fois la tradition et de nouvelles manières de l'interpréter. Le XIXe siècle marque le point culminant de l'univers séfaraï.

Vous pourrez découvrir tous ces documents, toutes ces photographies, tous ces témoignages du mode de vie et de l'art séfaraï et, plus largement des Juifs d'Orient à l'Institut du Monde Arabe de Paris jusqu'au 13 mars. Si vous ne pouvez pas le faire, procurez-vous le catalogue encyclopédique* qui est véritablement une mine pour aller au devant des différentes cultures juives autour de la Méditerranée. ■

* *Catalogue Juifs d'Orient., une histoire plurimillénaire*, sous la direction de Benjamin Stora, Éd. Gallimard / Institut du Monde Arabe, 208 p., 29 €.



QUELQUES CHATS DU RABBIN

par FRANÇOIS SALVAING

Elle est née à Nancy. A vécu en Israël, aux États-Unis, en France. Après des études de médecine, elle est devenue journaliste. **Delphine Horvilleur** a aujourd'hui quarante-sept ans, et exerce comme rabbin – elle tient au masculin – à Paris. À ce titre, les cimetières figurent parmi les sites qu'elle fréquente le plus. *Vivre avec nos morts*, son septième livre, nous emmène sur ses pas de... conteuse, « *le métier qui s'approche au plus près du mien.* » Car : « *Telle est ma fonction. Je me tiens aux côtés de femmes et d'hommes qui, aux moments charnières de leurs vies, ont besoin de récits.* »

Delphine Horvilleur restitue dans ce livre avec délicatesse et profondeur, et sans l'ombre du moindre prosélytisme, quelques-uns de ces récits, nous invitant à une réflexion sur nos vies qui, quoique (ou parce que) arrimée à des disparitions, ne s'abîme pas dans le *lamento*, et s'éclaire même, à quelques occasions, de blagues. Car elle voudrait qu'à nos enterrements, il nous soit permis de ne pas nous résumer à nos morts, et de faire sentir combien dans la vie, nous avons été en vie.

Voici, au cimetière du Montparnasse, **Elsa Cayat**, la psychiatre de *Charlie Hebdo*, assassinée avec ses amis journalistes en janvier 2015, pour laquelle sa famille souhaitait, quoiqu'elle fût athée, un enterrement dans la tradition juive. Horvilleur énonce combien était petit le Dieu de la croyance des assassins s'il pouvait souffrir d'une caricature. Voici, quelque temps après, un homme, Marc, avec qui Elsa était depuis peu en correspondance. Voici, lors de l'hommage solennel aux Invalides à Simone Veil, son amie intime depuis leur déportation commune à Birkenau, Marceline Loidan qui demande à sa voisine si elle ne pense pas que ce serait le moment de se rouler un joint. Voici Myriam, à qui, de son vivant, les siens offrent le spectacle dont elle ne cesse de les bassiner : celui de ses funérailles ; ils ont réuni tous ceux qui l'ont approchée et aimée, qu'elle a chéris et exaspérés, et ils dévident pour elle la litanie de leurs gratitude et de leurs griefs.

Horvilleur clôt *Vivre avec nos morts* par deux chapitres bouleversants. L'un évoque un soir à Tel Aviv où elle se rend à un meeting où doit parler

Itzhak Rabin... L'autre les tombes profanées, il y a peu de temps, à Westhoffen, Alsace*...

Le plaisir qui émane de la lecture de ce livre est celui du promeneur. Il flâne d'une allée à une autre, d'une pensée à une autre, d'un souvenir à un projet, d'une référence au Talmud à une intuition psychanalytique, d'une plaisanterie à une découverte... Tout cela paraît décousu, pourtant se complète, se répond, souligne la singularité même de notre être en même temps que cela nous rappelle notre rapport à tant d'autres et au monde, passé, présent et à venir.

L'actrice Marie-Christine Barrault faisait état récemment d'une phrase prononcée devant elle par une religieuse et devenue, dit-elle, sa phrase : *Les vivants ferment les yeux des morts. Les morts ouvrent les yeux des vivants.* Le livre paisible et stimulant de Delphine Horvilleur explore, entre autres, la complexe pertinence de cette assertion. ■

Delphine Horvilleur, *Vivre avec nos morts. Petit traité de consolation*, Grasset, 234 p., 19,50 €.

* cf. communiqué UJRE Profanation d'un cimetière juif du 5 déc. 2019.



TANAKA KINUYO : UNE BELLE DÉCOUVERTE

Née en 1909 dans une famille pauvre de huit enfants, **Tanaka Kinuyo** n'avait pas appris à lire, mais avec 216 films, de 1924 à 1976, elle est devenue une immense actrice qui a joué pour les plus grands cinéastes japonais : Ozu, Naruse, Gosho, et dans 15 films de Kenji Mizoguchi. Devenue réalisatrice en 1953, elle est une exception dans ce milieu exclusivement masculin. Pour la première fois en France, Carlotta Films présente l'intégrale de son œuvre : six films dont quatre en noir et blanc et deux films historiques en costumes et couleurs.

Le récit de *Lettre d'amour* (1953), adapté d'un roman contemporain, sur un scénario du cinéaste Kinoshita, tourné à Tokyo dans un quartier populaire, possède une tonalité néoréaliste. C'est l'amertume de l'après-guerre pour Reikichi, ancien marin désœuvré après sa démobilisation et l'espoir vient ici de la femme, Michiko, qui, par la dignité et le courage, l'emporte sur le pessimisme. Autre registre, *La Lune s'est levée* (1955), une comédie au scénario typique du grand réalisateur d'Ozu. Un veuf (Chishū Ryū) espère marier ses trois filles et les verra partir l'une après l'autre. C'est le point de vue de

la cadette qui impulse le mouvement ici, à l'image des transformations à l'œuvre dans ce Japon encore traditionnel. Facéties et quiproquos se suivent sur un bon rythme et la lumière de la lune veille sur les amoureux. Un film léger et cocasse.

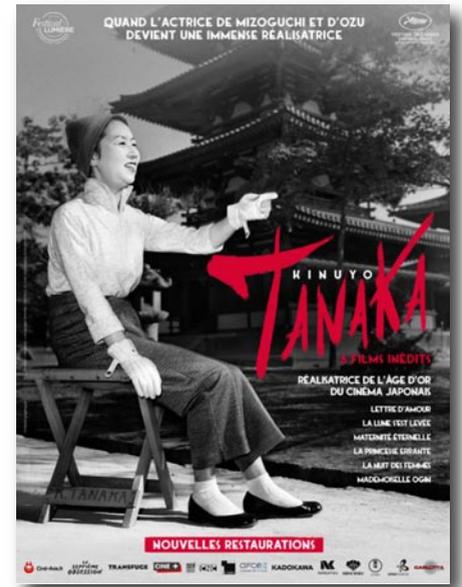
Moins réussi, *La Princesse errante* (1960) est un film de guerre. Non exempt d'académisme, il porte un message pacifiste et d'amitié entre la Chine et le Japon, à travers le destin de Ryuko, jeune fille simple d'origine noble, mariée au frère du dernier empereur de la dynastie Qing, et qui fut otage de l'occupation colonialiste japonaise.

Magnifiques couleurs pour le récit au XVIe siècle de l'amour de *Mademoiselle Ogin* (1963), persécutée parce qu'elle aime un chrétien à l'heure d'un pouvoir politique intolérant.

Très beau film, *La Nuit des femmes* (1956) montre, après la loi de fermeture des maisons closes, la difficile réhabilitation des prostituées par le travail. Le film s'attache, avec beaucoup d'intelligence et de sensibilité, à suivre le parcours de la jeune Kuniko dont trois expériences de réinsertion échouent, du fait du rejet social, jusqu'au moment où la

jeune fille, très motivée, trouve sa voie. Une note d'espoir résolument du côté des femmes, là où d'ordinaire dans ce cinéma japonais, les films sur les prostituées avaient une fin tragique.

Maternité éternelle est son chef-d'œuvre, sur un scénario écrit par la romancière Sumie Tanaka (nom courant au Japon) qui s'inspire de la vie d'une poétesse célèbre, Fumiko Shimojō. Fumiko, mère de deux enfants, après s'être émancipée d'un mari qui la trompait, lutte contre un cancer du sein. Sujet courageux dans un Japon conservateur où à travers ce sort de femme malade se dit le besoin d'être désirée et aimée alors que son corps n'a plus de seins. L'audace tient ici dans cette redécouverte de la féminité, du besoin charnel et sensuel, qui permet de vivre un amour passion, de retrouver l'élan de la création poétique. Évitant tout pathos en parlant du corps malade, Tanaka Kinuyo montre l'universel dans ce drame bouleversant par cette force vitale en lutte contre la mort. C'est ici, par le bonheur amoureux et le pouvoir créatif reconquis malgré la maladie, la liberté et la sérénité qui s'affirment comme ultime défi lancé



face à la société et face à la mortelle condition de l'humanité. Un film magnifique.

Avant Tanaka Kinuyo, une seule femme réalisatrice, **Tazuko Sakane** (1904-1975), avait tourné des courts métrages documentaires dont un seul subsiste. Tanaka Kinuyo aura donc été l'unique réalisatrice de l'âge d'or du cinéma japonais. Son œuvre défend l'émancipation et l'autonomie économique des femmes et dénonce les effets de la guerre dans un pays qui fut militariste et fasciste. En ce mois de mars dévolu à la cause des femmes, il est temps de lui faire justice et de donner à ses films toute la place qu'ils méritent. ■

Dos yidish vinkl - דאס יידיש ווינקל

SUR UN AIR DE KLEZMER AU SON DU YIDDISH



Klezmer ? Bien sûr ! « Musique vocale et instrumentale des Juifs d'Europe centrale et orientale, ayant influencé certains courants de jazz. »

Et pourtant, **זמר - כלי - kley-zmer**, venu de l'hébreu, signifie **instrument du chant**. Un terme qui durant des siècles désigna les instruments des musiciens juifs itinérants, depuis le Moyen Âge. Les instruments, pas la musique !

Il faut dire que, dans le judaïsme, les instruments n'avaient pas bonne presse. Dans la synagogue, lors des offices, seule, la voix, la cantilation liturgique du **קזן, khazn**, du chantre était prise, reconnue ; et le seul instrument autorisé était le **שופר, shoyfer**, corne de bélier ou *shofar*, pour *Rosh Hashana* ou le *Kippour*.

Au Moyen Âge, les instruments sont présents pourtant, lors des mariages ou pour des fêtes joyeuses, *Pourim* ou *Simkha Torah*.

Ils étaient traditionnellement au nombre de quatre, deux violons, un cymbalum, parfois un tambour.

Et les musiciens ? C'était alors des saltimbanques, des amuseurs qui allaient de *shtetl* en *shtetl*, au gré des noces ou des fêtes. Mais pour réussir à vivre, il leur fallait jouer aussi pour d'autres publics – non juifs. Ils jouent des morceaux instrumentaux, des chants ou de longues épopées lyriques. Un nom en Rhénanie, celui de Süsskind von Trimberg, ménestrel juif du XIIIe siècle qui chante la misère du musicien juif.

En 1558, est créée à Prague la première guilde de musiciens juifs, avec l'emblème du violon. Quelques années plus tard, on trouve pour la première fois, dans un manuscrit de Cracovie, daté de 1595, le mot **זמר - כלי - kley-zmer**, qui désigne non plus l'instrument mais le musicien.

Et dans la langue yiddish, jusqu'au début du XXe siècle, c'était un mot dépréciatif. Le **זמר - כלי** était au bas de l'échelle, synonyme de va-nu-pieds, de traîne-savates. Et les familles de **klezmorim**, car on était klezmer de père en fils, vivaient dans une grande pauvreté.

En 1938, Moshe Beregovski, un ethnomusicologue ukrainien, oppose encore le *klezmer* (musicien sans formation musicale, ne sachant lire les notes et jouant juste d'oreille) au *muzikant* : celui qui a étudié la théorie musicale.

« Un *klezmer*, pauvre type qui jouait de la musique vulgaire et peu évoluée pour les mariages », disait-on parfois.

Cette opposition entre le **khazn** (chantre de la synagogue) et le **klezmer**, musicien populaire a longtemps marqué la vision musicale du monde juif en Europe.

Pourtant, ces **klezmorim**, aux instruments légers qu'il fallait déplacer, suivant les processions nuptiales, les danses durant la noce, intégraient petit à petit dans leur musique tous les éléments musicaux de la noce. Sous la direction du **badkhn, בודן, maître de cérémonie**, dans ces mariages très règlementés, se succédaient les musiques processionnelles, les **nigunim** (mélodies mystiques des *hassidim*), les musiques de danse et les chants... Ils jouent dans des **kapelyes, קאפעליעס**, de petits groupes, et doivent aussi jouer d'autres musiques, formant de nouveaux groupes, avec des musiciens tziganes, par exemple. Ils feront ainsi entrer de nouvelles mélodies dans les *shtetlekh*, permettant une interpénétration culturelle. Il faudra attendre l'émigration importante aux USA, l'émergence de l'industrie du disque pour que le statut du *klezmer*, du musicien change. La musique n'est plus alors liée aux mariages, aux fêtes. Aller au concert, écouter un disque pour le plaisir... Un bouleversement des habitudes.

De grands noms venus d'Amérique : *Abe Schwarz, Naftule Brandwein*...

Après-guerre, creux de la vague... Mais à partir des années 70/80, de jeunes musiciens veulent retrouver leurs racines musicales.

C'est alors que le mot **klezmer** prend sa troisième signification et désigne ce type de musique instrumentale et vocale, reliée aux traditions, aux chants folkloriques yiddish, aux rythmes d'Europe centrale, orientale, il s'enrichit d'éléments jazz et ne cesse d'évoluer.

1970 : trois orchestres klezmer aux USA. 1990 : plus de cinquante. Aujourd'hui, en Amérique comme en France, on ne compte plus les groupes qui font vivre notre musique*.

Et, **למיר זיך תרען אין א קהודש ארומ אין אונזער יידיש-וינקל - Retrouvons-nous dans un mois dans notre coin yiddish. ■ Regina Fiderer**

* NDLR Ainsi, nos amis de l'Union des progressistes juifs de Belgique (UPJB) ont-ils leur propre groupe klezmer (Yiddish tanz).

HISTOIRE

LEA GRUNDIG, DRESDE-TEL AVIV-DRESDE

par CHAÏM NATAN

(Suite de la Une)

En 1924, Lea rencontre l'artiste peintre Hans Grundig. Ils se marient en 1926 ; « *Mon cœur et mon esprit*, écrira-t-elle dans ses *Mémoires, Visages et Histoire**, se dirigeaient infailliblement vers Hans comme l'aiguille d'une boussole montre le Nord ». Tous deux rejoignent le Parti communiste allemand (KPD), la même année ; « *Je savais désormais*, dira-t-elle, *que l'ordre du capital et du travail était un désordre criminel, et que la guerre était son enfant légitime. Je savais aussi que la lutte de la classe ouvrière était le combat juste* ». Le couple vit dès lors parmi leurs amis prolétaires dans l'un des logements pauvres de Dresde. En 1930, les Grundig rejoignent la branche locale nouvellement formée de l'Asso (Association des artistes révolutionnaires allemands).



Lea et Hans Grundig

misère et les difficultés des travailleurs pauvres. Au cours des premières années nazies, elle crée une série de cycles de gravures représentant « *les mille peurs, le pressentiment du malheur, l'emprisonnement des persécutés, l'inhumanité et la lutte contre elle par le meilleur de l'humanité* ». Imprimées et diffusées en secret, les gravures étaient un véritable appel à la résistance à Hitler : ainsi les cycles de gravures antifascistes comme *Sous la croix gammée* (1933-1937, 21 gravures) ou *La guerre menace* (1936).

un camp de réfugiés d'où elle parvient à s'exiler en Palestine sous mandat Britannique. Son appartenance au Parti communiste palestinien entraîne son arrestation par les Anglais qui l'envoient dans le camp d'internement britannique d'Atlit jusqu'en 1942. À sa libération, elle reste en Palestine jusqu'à fin 1948. Durant ces années, elle contribue aux illustrations du *VolksStimme*, le journal en yiddish du Parti communiste palestinien. Entre 1943 et 1944, elle réalise 17 dessins à l'encre de chine pour le cycle *Dans la vallée de la mort* consacré au thème du génocide des Juifs d'Europe. En écho à cette œuvre, elle produira entre 1946 et 1948 deux cycles à la mémoire du soulèvement du ghetto de Varsovie d'avril 1943 : *Ghetto* (1946-47), *Soulèvement du Ghetto* (1946-47) et *Plus jamais ça* (1943-1948/50).

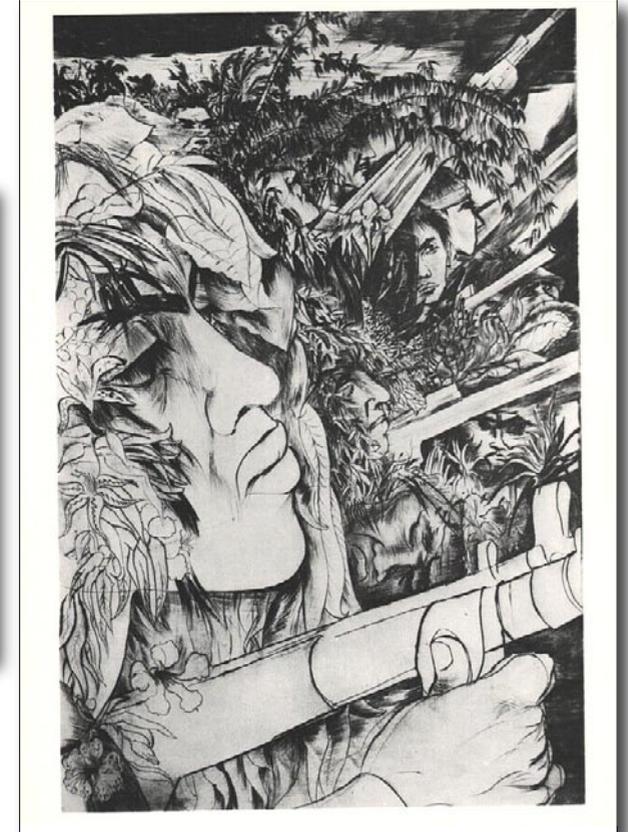


La gestapo à la maison, 1936

Lea préfère le papier à la toile, maniant avec virtuosité toutes les nuances du blanc au noir, sans usage de la couleur (qui ne viendra que dans les années soixante), utilisant la craie noire, l'encre de Chine, la plume et le pinceau, puis plus tard la linogravure et l'eau-forte. Elle dépeint ses sujets dans un contexte social et psychologique qui reflète la

Korneï Tchoukovski, La danse joyeuse des animaux
Couverture de Lea Grundig - Tel Aviv 1944

À partir de 1936, les deux Grundig connaissent les camps de concentration. Lea réussit finalement à émigrer en Palestine en 1940, mais Hans reste incarcéré pendant toute la durée de la période nazie. Elle part d'abord à Bratislava où elle rejoint



Pour le Vietnam 1975

À la fin de la guerre, Lea Grundig voyage en Europe. Elle séjourne quelques mois à Prague avant de revenir à Dresde en février 1949. Elle y enseigne à l'Académie des beaux-arts. Au cours des années 50 et 60, elle voyage en Chine, à Cuba et au Cambodge. En 1961, elle est membre à part entière de l'Académie de la Culture de RDA. De 1964 à 1970, elle est présidente de l'Association des artistes visuels, succédant à Walter Arnold. En 1964, elle rejoint le Comité central du SED (communiste).

Lea Grundig meurt en 1977 en mer Méditerranée, alors qu'elle voyage sur le navire *MS Völkerfreundschaft*. Son corps est enterré au Heidefriedhof à Dresde. Ses archives sont conservées à l'Académie des Arts de Berlin. ■

* Édition originale : *Gesichte und Geschichte*, Berlin (RDA) 1958.



La Hora (aquarelle)



Mères, la guerre est imminente

